

Alex Vanherveland

Chronique de l'Insulinde

Ulysse et palissandre

Ce matin, j'arriverai en retard au bureau, d'une bonne demi-heure. Non pas que je me sois levé trop tard: le trafic de la rue me réveille ponctuellement à 6 heures. Pas l'excuse des embouteillages non plus: le trajet me prend trois minutes à pied. En fait, j'ai été inexorablement retenu par un irrésistible concert (essayez pour voir ce prétexte-là devant votre patron, demain, vous m'en direz des nouvelles). Devant la terrasse où je prends mon petit-déjeuner (seul moment de fraîcheur relative dans la journée), un groupe de passereaux donne de la voix. La taille d'un moineau, une petite huppe noire,

le ventre blanc, les ailes en dégradé gris-brun, une longue queue, noire aussi. J'ai droit à un ballet très complet, avec trilles, trémolo, ricanements, sifflements et jaccasseries, battement d'aile, déclaration d'amour et de haine éternels. Fuite, réconciliation, trahison, tout cela autour du thème central: cette goyave mure est-elle pour toi ou pour moi? Thématique anexe: comment maîtriser ce ver de terre rebelle, qui ne veut pas se laisser manger. Une farandole si émouvante que j'en ai oublié la ville monstrueuse et l'heure de partir au boulot.

Tout ça pour dire que j'en reviens de toutes les îles: cette fois, plutôt que de vous balader dans l'archipel, nous nous contenterons du tour de mon univers familial. Voyez-vous, cela a commencé il y a vingt-deux ans, pour me lancer à la conquête de la grand-ville de Liège et de son université. Il y eut diverses péripéties tricontinentales jusqu'à la présente migration vers l'Orient extrême. J'en suis maintenant à 11000 kilomètres. À chaque fois, je dépose mes valises et mes cantines dans un lieu un peu plus éloigné de mes Fagnes et de mes bocages; à chaque fois, je m'y accroche un peu plus et je rechigne à voyager. L'errance nous rend casanier.

Il faut dire que j'ai des raisons de me complaire. D'abord, mon quartier de Jakarta. Menteng, ancien faubourg colonial, c'est aujourd'hui le séjour ultrasélect réservé aux plus scandaleusement nantis parmi les hyper-privilegiés de l'archipel. L'ancien dictateur Suharto habite d'ailleurs à un jet de pierre. Tous les

voisins sont des généraux à la retraite et autres favoris de son régime. Le quartier est tellement cher que mon cuisinier estime hors de prix d'être domestique ici, et va acheter son soja ou ses nouilles trois pâtés de maisons plus loin. Il y a même une expression en malais qui désigne dans ce pays les prétentieux par le nom de mon quartier: « menteng-mentengan », ça veut dire jouer son petit Knokke-le-Zoute. Le hasard et cette petite propriété historique de mon employeur dans le quartier m'ont fait atterrir dans ce sanctuaire à milliardaires. Imaginez mon ravissement et mon malaise de petit-fils de paysan. Si j'avais dû louer ma maison à mes frais, j'aurais été sur la paille après trois jours de loyer!

Sans que Menteng soit plus élevé que le reste de la ville, le quartier est mystérieusement à l'abri des inondations, en vertu d'instructions secrètes aux éclusiers: « À la saison des grandes eaux, quand vous ne savez plus quoi faire des millions de mètres cubes qui dévalent des montagnes, soyez pragmatiques: inonder plutôt les quartiers pauvres, vu que ces braves gens ont beaucoup moins à perdre... »

Et puis, j'habite actuellement une maison fabuleuse. Grand bungalow colonial, collections de fenêtres étroites à la hollandaise, joli marbre blanc cassé et beige, et, dans mon antre de scribouillage, plafond de rotin tressé à la javanaise. Je collectionne les bois insolites: ma table de salon est en manguier, le grand vase est un pied de caféier, les deux statues d'ancêtre sont en jaquier, le porte-parapluie est un tronc de bambou géant.

Il faut bien sûr discipliner cet enthousiasme xylophile, n'acheter que du bois de plantation et refuser tout ce qui pourrait contribuer à ce fléau majeur de notre temps : le pillage des forêts primaires de Bornéo et de Papouasie.

Cerise sur le gâteau de ma passion lignicole, je me suis fait fabriquer, luxe qui serait inimaginable en Europe, un bureau en palissandre. Il faudrait d'ailleurs plutôt parler d'un établi, un entrepôt, voire une chaîne de montage, tant il est immense et perpétuellement encombré, à la mesure de mes boulimies bouquinistes, de mes multiples enthousiasmes pamphlétaires, anthropologiques, lexicographiques, généralement sans lendemain. Durant les trois premiers mois de son séjour ici, l'établi répandit à profusion des parfums de cannelle, de fagne, de musc forestier. Il travaillait plus que moi, claquait, éructait, glapissait, surtout la nuit, au point que mon gardien ressuscita la légende qui veut que cette maison soit hantée. L'ébéniste a dû revenir deux fois, caresser pendant plusieurs heures le géant courroucé, limant par-ci, resserrant par là, pour lui faire accepter grosso modo la géométrie des figures imposées. À présent, mon palissandre semble apaisé, il paraît accepter cette prison urbaine, à condition toutefois qu'on le frictionne très régulièrement à l'huile : caprice d'un arbre de haute lignée. D'ailleurs, le mois passé, j'avais négligé le massage rituel, et il produisit en représailles de vilaines tâches sèches, heureusement vite effacées après l'onction. Je crains de nouvelles crises de colère ligneuse, d'automutilation, de sabotages en tiroir, après le déménagement

vers ma prochaine affectation, où le climat, c'est presque fatal, sera trop sec de l'avis de mon zèbre de bois mal domestiqué.

Mais nous n'en sommes pas là : ce soir, je m'appuie paresseusement sur lui en cherchant l'inspiration pour vous écrire, je rêve en suivant les somptueuses arabesques de ses nervures, je l'escalade pour tuer un moustique ou dénicher de dessus l'armoire le plan de Macassar ou l'histoire de Malabar, je le traite de nègre. La plupart d'entre vous, avouez-le, se désolent de la blancheur de leurs meubles scandinaves ou canadiens et les entretiennent à la cire foncée pour diminuer quelque peu leur pâleur. Mon écritoire actuel offre, à l'inverse, une palette de ton située entre la terre d'ombre brûlée et le noir animal, avec quelques accents moka et chocolat. Palissandre : son nom fait penser à une frêle damoiselle dans une pièce de théâtre classique, alors qu'il a plutôt le teint d'un gorille de montagne. Pas pâle pour un sou, mais cendre à souhait. Il est à ce point foncé que je le blanchirais bien, à l'eau de Javel, pour diminuer son aspect solennel. C'est un peu comme les humains : ceux qui vivent en climat tempéré se désolent de leur pâleur, tandis qu'ici, les belles dames fuient le moindre rayon de soleil et usent de mille subterfuges pour s'éclaircir le teint.

Il n'y a pas que le bois qui abonde dans ce pays. Toute espèce de fibre ou d'écorce se voit bientôt réquisitionnée, tissée, et encordée. J'ai ainsi commandé, pour ma terrasse, deux grands tapis de sisal. Trois semaines de travail pour deux ouvriers

d'un petit atelier de Bogor, la ville voisine. J'ai vu arriver la matière première à l'atelier, je les ai vus battre et subjuguier les fibres. La patronne m'a promis que le tapis tiendra dix ans si j'en prends soin. Il n'est ni teint, ni décoré, ni autrement traité: la matière est brute. Il me dispense de chaussure, ce qui est un bonheur sous ce climat torride. C'est le moment de vous le dire, courte digression: mon patron n'est pas vieille France, mais quand même un peu formaliste. Il interdit à ses domestiques d'aller nu-pieds et les oblige à porter des souliers de cuir noir quand il a du monde à diner. Ce n'est pas par esprit de contradiction, je le jure, mais je suis arrivé à la conclusion contraire: non seulement je laisse mon cuisinier à ses habitudes rustiques mais, à la maison, je me suis mis moi-même va-nu-pied.

Mon jardin n'est pas bien grand, mais c'est un refuge exquis au milieu de la mégapole abominable. Comme les hauts murs du fond sont couverts de plantes grimpantes et cachés par les frondaisons, il prend le soir des airs de forêt magique. J'y compte un bougainvillier, deux jacquiers, un palmier-cocotier, un impressionnant palmier candélabre, plusieurs espèces de bambou, un carambolier, un frangipanier rose et un blanc, un aloès, un arbre à pain, et dans les étages inférieurs: une érythrine des Indes, un basilier, un citronnier, un piment. Et encore, fort à propos, un arbre du voyageur (c'est une des nombreuses sous-espèces du bananier). Mais mon spécimen le plus prestigieux, en tout cas auprès de la gent ailée, c'est sans conteste le goyavier. Outre les passereaux chamailleurs que je vous ai

déjà présentés, il attire notamment des papillons somptueux, grands comme ma main, noirs comme l'enfer, dont je me demande s'ils se sont échappés de chez un possible voisin collectionneur ou si le deuil intégral qu'ils portent les aurait miraculeusement sauvés de la pollution ambiante. J'ai par ailleurs droit chaque soir, à six heures quinze minutes, à la visite de trois chauves-souris, toujours les mêmes, ponctuelles comme des horloges, qui viennent faire quatre tours de ma terrasse et avaler les premiers moustiques. Elles aussi adorent les goyaves, et, en saison, s'en gavent au point de se saouler, je suppose, car leur vol est alors plus baroque encore qu'à l'ordinaire. Enfin, nous hébergeons occasionnellement un visiteur beaucoup plus discret: une civette, qui vient chaparder les reliefs de ma cuisine ou étrangler une musaraigne. Ou peut-être simplement se reposer, durant quelques heures, du stress de la ville: elle sait bien en effet, que ce n'est pas ma vieille froussarde de chienne qui se risquerait à la prendre en chasse, et que donc elle n'a rien à craindre jusqu'au lever du cuisinier pour sa prière d'avant l'aube.

Cette Brocéliande à domicile m'a même offert une épopée tragi-comique. Un soir, j'entends le cuisinier, sa femme et le gardien converser plus bruyamment que d'habitude, près de la porte d'entrée. Leurs yeux roulent d'effroi, la chienne elle-même pleurniche à leurs pieds, et ils m'annoncent collectivement leur démission: ils ne resteront pas une heure de plus dans cette maison hantée. Ils parlent tous ensemble, il est question d'es-

prits maléfiques, de nains diaboliques, de fantômes divers, et de temps en temps, la chienne émet un grognement d'approbation. Après une demi-heure de conversation orageuse, où ma passion curieuse pour les convictions exotiques est sollicitée comme jamais, je finis par identifier l'origine de la panique: il y a là, près de la cuisine, une fleur qui chaque soir, développe une odeur puissamment nauséabonde, et, selon la croyance locale, cela signale la présence d'un mauvais génie. Le silence du soir (je leur interdis d'écouter la radio quand je suis sur ma terrasse), les froissements d'aile des chauves-souris, l'aspect lugubre des grands arbres auront fait le reste, ajouté peut-être au malaise qu'il y a à vivre chez un infidèle, mangeur de porc: ils sont persuadés que le Malin en personne s'est installé en ma pieuse demeure. Que faire? Cette irruption de l'irrationnel dans ma monotone existence urbaine me ravit, mais je ne peux m'en amuser que sous cape. Il me faut dare-dare négocier ferme le retrait de la démission de mes gens, en échange de l'élimination, séance tenante, de la fleur qui pue. J'enrage, parce que le funeste végétal est ma seule (et splendide) orchidée, mais Descartes ne peut rien dans ce genre de situation. Finalement, je déracine moi-même la fleur et la replante près de ma chambre. Quelques extraits du Coran sont récités, j'accepte qu'un shaman vienne exorciser l'endroit dès le lendemain et tout le monde va se coucher. Ouf!

À mon grand regret, cette aventure ethnobotanique restera unique, et je ne recevrai pas non plus d'autre gibier fantastique

chez moi. Je ne pourrai pas prolonger cette odyssee en pantoufle et il me faudra donc continuer à arpenter Java et les îles voisines si je veux trouver la matière des historiettes à vous distraire quelque fois encore. ■